

Julien Burri

# La Maison

*morceaux*

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



LA PUBLICATION DE CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ  
D'AIDES À LA PUBLICATION ACCORDÉES  
PAR LA COMMISSION CANTONALE VAUDOISE DES ACTIVITÉS CULTURELLES,  
ET PAR LA VILLE DE BOURG-EN-LAUAUX



LA PUBLICATION DU PRÉSENT OUVRAGE  
A BÉNÉFICIÉ D'UN SOUTIEN DE LA FONDATION LEENAARDS



« LA MAISON »,  
TROIS CENT TRENTE-NEUVIÈME OUVRAGE  
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,  
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION  
DE JANINE GOUMAZ, DE BETTY SERMAN ET DE DANIELA SPRING  
DESSIN DE COUVERTURE : YANN AMSTUTZ, LAUSANNE  
« LES ABSENTS », 2013, MINE DE PLOMB ET GOUACHE  
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE  
PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY  
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,  
À CLERMONT-FERRAND. (OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)  
ISBN 978-2-88241-377-2 – TOUTS DROITS RÉSERVÉS  
© 2014 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR  
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE  
WWW.CAMPICHE.CH

*Va, va, va, dit l'oiseau : le genre humain  
ne peut pas supporter trop de réalité.  
Le temps passé, le temps futur,  
ce qui aurait pu être et ce qui a été  
Tendent vers une seul fin, qui est toujours présente*

T. S. ELIOT  
*Burnt Norton*

*Dans le silence. Les oiseaux ont emporté nos  
rêves sans nous apprendre comment les rejoindre.  
On marche avec les loups.*

GILLES F. JOBIN  
*Jouer dans le noir*

**L**A MAISON est située au nord.  
Dans cette région, cerisiers et pommiers fleurissent plus tard qu'ailleurs.

La première fois, tu arrives de nuit, dans la voiture de Jaël.

Vous suivez une route de campagne verglacée, bordée par de hauts murs de neige.

Deux chevreuils traversent le faisceau des phares.

Tu n'arrives pas à mémoriser le chemin, tu serais incapable de revenir par tes propres moyens.

Sur la colline, tu devines la silhouette de la maison. Autour, la densité de la forêt.

Passé le portail, un grand chien vient te renifler les poches.

**L**E LENDEMAIN, Jaël te fait visiter les lieux.

Autour de la maison, des volières hautes de deux mètres. Certaines de trois mètres. Une barrière électrifiée encercle la propriété.

Les perroquets se déplacent en s'accrochant aux grillages avec leurs pattes et leur bec.

Lorsque l'eau gèle, ils cassent la glace en la frappant de leur bec, la lèchent avec leur langue grise.

Certains, les plus jeunes, jouent avec de petits cailloux – ils les prennent entre leurs mandibules, puis, du haut d'un perchoir, les lâchent par terre.

Les mâles s'approchent pour te regarder. Leurs pupilles se contractent – focus d'un appareil photo. « Ils sont nés en captivité, ils sont habitués ». Leur poitrine de plume se soulève et

s'abaisse. Ils se penchent en avant, pour faire la révérence ou pour t'attaquer. Tu entends : « Salut », mais il n'y a personne d'autre que vous.

« L'important, c'est de ne pas les laisser seuls, sinon ils s'ennuient et arrachent leurs plumes. Ils aiment vivre en couple et restent fidèles à leur compagnon toute leur vie. »

Au fond du jardin, deux petits kakatoès blancs avec une crête jaune. Leur tête dégarnie, leur peau grise – petits corps osseux.

Leurs cris – des vieillards ou des nourrissons. Leur langue tendue à travers le grillage, douce, sur la pulpe de tes doigts.

Jaël dit : « L'homme est compliqué mais l'animal ne nous trahit jamais. »

**I**L dit : « Marque ton territoire. » Tu urines dans la neige, creuses un petit puits.

Le grand chien s'approche et lève la patte à côté.

LORSQUE Jaël n'est pas là, le grand chien aboie dans la cour.

Tu imagines le bruit que sa voiture fera, lorsqu'il rentrera. Tu es heureux à l'idée de le revoir.

Pendant son temps libre, il va construire des volières un peu partout dans le pays et à l'étranger. Des grillages, pour enclore des oiseaux exotiques multicolores.

Le reste du temps, il travaille à l'hôpital. Il a choisi un métier qui lui permet de bien gagner sa vie « pour offrir le meilleur à sa progéniture ».

La chaleur s'échappe de la maison. Sensation d'écoulement. Mince filet continu, comme le ru, en bas, dans le champ. Comme la source qui alimente la fontaine de la cour.

Tu restes près du feu.  
Tu te couches sur le plancher, contre le corps  
du grand chien.

T U te réveilles, il n'est pas rentré.

Son corps nerveux, lisse, anguleux, comme les hommes des tableaux d'Antonio Pollaiuolo.

Écorce fragile de ses paupières – du lichen, un champignon rugueux, sur le tronc d'un arbre.

Et derrière, les yeux bleus.

Plis sur son cou. Découpe fine des traits, de la bouche, du nez. Canines animales.

Veines des mains, qui semblent plus âgées que le reste du corps.

Précision des mains, lorsqu'elles manipulent les oiseaux au bec en forme de sécateur, éjointent les ailes des canards pour les empêcher de voler.

Lorsqu'elles te touchent.

L ENTEMENT, les prés bruns se couvrent d'herbe vert acide.

La maison est votre île de Robinson. Tu as l'impression d'y être en vacances.

Devant la maison : traces des déflagrations du stand de tir voisin. Même lorsque la campagne est silencieuse, il reste un écho des tirs dans l'herbe, la poussière de la route, entre la cabane de bois et les cibles.

Dès que le temps le permet, tu essaies de lire et d'écrire dehors, devant la grange. Tu entends des voix dans la forêt. Une voix, puis deux, trois, emmêlées, comme un chœur de György Ligeti dans *2001 : l'Odyssée de l'espace*. Tu fixes la lisière. Un pic frappe quatre coups sonores contre un tronc pourri.

En revenant du champ couvert de pissenlits, les pattes du grand chien et tes baskets sont jaunes de pollen.

Le verger, avec ses vieux pommiers, te rappelle le champ où tu jouais enfant. Une maison qui ressemblait à celle-ci. L'odeur du noyer en automne. Dans la cour. Les brous qui noircissaient dans les gravillons – goût végétal, âcre, d'encre de Chine dans ta bouche.

Ta chambre d'enfant avec sa tapisserie à fleurs – la porte, retenue par une chaîne pour t'empêcher de sortir, pour te protéger du dehors.

Un bâtard noir, Rex.

Lorsque tu voulais le serrer dans tes bras d'enfant, il s'éloignait, oreilles rabattues.

T ROIS paons viennent de plus en plus près de la porte, entrent dans le corridor, picorent une page de ton carnet de notes. La nuit, s'envolent sur le toit pour dormir – on dirait des marquises montant un escalier en robes à panier. Petits chocs de leurs pattes sur les tuiles.

Les oiseaux en cage les regardent aller et venir.

Un soir, plus de paons – des plumes, sur la couche du grand chien.

TU choisis des roses dans le jardin. Tu les disposes sur sa table de nuit, dans des vases en forme d'éprouvette. Lorsqu'elles sont fanées, tu en choisis d'autres.

Tu aimes repasser ses vêtements. Une pile pour les cols ronds, une pile pour les cols en V. Tu laisses le linge sur la commode, pour qu'il voie ce que tu as fait pour lui.

Parfois, Jaël porte un de tes vêtements. Il dit qu'il est un peu avec toi, pendant la journée. Cela te paraît étrange.

Il en est peiné.

UNE nuit, tu descends l'escalier pieds nus, vérifies que la porte d'entrée n'est pas fermée à clef. Pour qu'il se sente accueilli. Tu as eu l'idée, tout à coup, alors que tu étais déjà couché : laisser la porte ouverte et allumer une bougie, dans la lanterne. Pour qu'il rentre plus vite.

Dans l'escalier : la pierre froide et la terre que le grand chien a rapportée du dehors, sous ses coussinets.

Tu n'aimes pas traverser le couloir. Tu penses à ta grand-maman – son odeur de savon. Chez elle, il y avait un couloir identique, un couloir de ferme.

Elle est là, se mord la lèvre inférieure, main gauche dans main droite, attend le retour de ton grand-papa. Elle aurait aimé faire du chant au lieu de passer sa vie à mariner à l'extrémité de ce long col – comme une poire molle, farineuse, dans l'alcool de son petit salon vert.

Tu es devant la porte vitrée.  
La nuit opaque remue d'autres présences.  
Tu montes te coucher.

**T**u ouvres les yeux. Jaël n'est pas encore là.

**E**<sub>N</sub> rentrant, il t'embrasse et met sa main entre tes jambes.

Il te touche et tu jouis – tressautes – convulsions mécaniques – un chien qui rêve – un chien écrasé sur une route – les pattes s'agitent dans le vide.

Ta tête bat contre la tête de lit en bois.

Tu pourrais dépenser toute ton énergie ici, sur ce lit, jusqu'à épuisement.

Il ne dit rien, se lève pour prendre le rouleau d'essuie-tout.

**S**UR ton annulaire gauche, tu as fait tatouer son nom.

Son écriture manuscrite, prolongement de sa main, du flux de son sang. Le trait du « l » final monte et s'efface progressivement – nuage de poussière sur une route de terre battue.

**S**UR l'étagère, tu gardes des objets qu'il t'a offerts. La première rose, la tête seulement, recroquevillée. Une autre rose teinte en mauve, dans un verre à pied. Elle a reçu un traitement chimique pour ne pas faner. Elle est bleuâtre, couleur de noyé – garantie cinq ans.

Un jour, pour la Saint-Valentin, il t'a offert une petite boîte de chocolat en forme de cœur. Tu ne te souviens plus du goût des chocolats, sans doute des pralinés.

Mais tu as gardé la boîte, un cœur en fil de fer.

Lorsque tu le touches, tes doigts sentent le métal.

TU détales sous la pluie d'orage.  
Déchirures, dans la nuit – c'est ta propre colonne  
vertébrale qui se rompt. Derrière ta mâchoire,  
sous ton sternum : picotements du vertige. L'élec-  
tricité ambiante rend ta vision trouble.

Tu te couches contre le grand chien.

**J**AËL t'appelle pour te montrer quelque chose de la fenêtre de son bureau. À l'intonation de sa voix, tu comprends que cela ne peut pas attendre.

Sur les fils électriques, devant la maison, une centaine d'hirondelles. « Elles se réunissent pour partir. » Tu ne comprends pas. L'été se déplie à peine, lourd et gras. « Cela veut dire que l'hiver sera rigoureux ».

**I**L te demande : « Est-ce que tu es heureux ici ? Combien sur dix ? »

Tu aimerais que vous restiez couchés dans des hamacs, à regarder la campagne. Il dit : « J'aurais l'impression d'être attaché. »

Mais il aimerait installer une chaise dans la plus grande volière, s'asseoir et attendre que les oiseaux viennent à lui.

Il serait heureux que tu le fasses, toi. Cela le toucherait. Rentrer un soir et te trouver là, assis dans la grande volière. Tu pourrais observer les oiseaux de près, tu leur tiendrais compagnie. Il dit qu'ils ne te feraient pas de mal.

P ARFOIS vous descendez au bord du lac.

Vous marchez dans les pois de senteur roses et blancs, dans la verveine – traversez les voies ferrées – le ballast se dérobe, les pierres roulent sous vos pieds. Il arrive qu’un train de marchandise passe à côté – d’abord, c’est un sifflement, sur les rails – puis, un son anguleux se déploie, plein d’aspérités – vous bouscule –

Vous suivez un ruban de cerisiers sauvages et de saules. Un homme marche en sens inverse, crache – arc de salive dans les ciguës.

Aucune ombre. Un papillon, un vulcain, dans les ombellifères.

Vous descendez un petit escalier jusqu’au rivage.

Son corps pâle, sur les blocs de pierre noirs.

Ta main trouve un petit os d'oiseau, un aileron, structure en éponge, léger comme la pièce d'une maquette d'avion: ici, naissait le sang.

T U descends dans l'eau, en équilibre sur les blocs. Tu prends tout le bleu avec, l'argenté, deviens ça, en entrant, te coules dedans.

Contre ta hanche, une couleuvre, la tête hors de l'eau – trait ondulant, indéchiffrable et beau.

Jaël ne se baigne jamais.

Dans ses yeux, tu as fond sur plusieurs mètres, puis s'ouvre un gouffre où tu disparaîs – un caillou jeté.

C'est l'eau des glaciers, elle aura toujours le froid en elle.

Cent dix mètres de profondeur: obscurité absolue. Tissus animaux allégés par corps gras et gaz, suspendus entre deux eaux.

Trois cent soixante-dix mètres: beurre du limon ardoisé par le micas du Valais.

C'est dans ce lac que son meilleur ami, qui  
portait le même prénom que toi, s'est noyé.

Il a laissé une lettre.

Jaël aurait souhaité la lire – n'a pas osé récla-  
mer.

Il se demande s'il porte malheur.

TÊTES inclinées, front contre front, yeux fermés, lumière basse de fin de journée. Juillet. Bouche, langue, ta main sur sa nuque. Tu lui caresses les jambes. Lui, discret dans ses mouvements vers toi. Main dans la main. L'oreille que tu mords. Il ne dit rien, tu ne dis rien. Visages collés. Vous souriez dans la lumière de juillet.

LES SOIRÉES d'été, tu restes couché sur le lit, la fenêtre ouverte. Tu as l'impression d'être dans une cabane au sommet d'un arbre.

Pendant que tu tournes les pages d'un livre, Jaël, à côté, regarde la télévision, un casque sur les oreilles. Avant que tu aies fini un paragraphe, il a déjà changé de chaîne trois fois. Parfois, tu lèves les yeux, regardes les images : le masque cireux de Michel Drucker ; un cadavre autopsié dans *Les Experts* ; un caméléon aux Comores.

Il arrive que vous regardiez un film ensemble. Spider-Man accroche ses filins et vole entre les buildings new-yorkais. Les enfants de *Narnia* découvrent un passage secret, pour fuir le monde, au fond d'une armoire. Et, dans *Le Voyage de Chihiro*, lorsque le dragon volant se souvient de son nom, il redevient un jeune homme et tombe du ciel.

UN matin, une perruche calopsitte flotte dans l'eau d'un bassin.

Il la prend dans ses mains et la met à la poubelle.

IL t'emmène à la grange. Ses lèvres remuent, il fait des calculs de tête. Il aimerait construire une chambre ici. Le sol existe déjà, il suffirait de monter des murs et de fermer par un plafond. Ce serait un bureau, pour toi, où tu pourrais mettre tes livres. Écrire. Un bel espace... Tu le regardes, tu ne veux pas travailler dans une pièce sans fenêtre. Il te reproche ton manque d'enthousiasme.

Ici, plus aucune trace de la paille ni des moissons.

De la poussière des étés.

Tu escalades une échelle en sapin. Les deux moitiés du tronc forment les montants. Les branches ont servi à façonner les échelons. Lorsque tu es au milieu, le bois plie. Au sommet, sous le toit, de vieux casques de pompier des

années 1910, des bâtons de dynamite, des stalles  
d'église. Une fenêtre ouverte sur la campagne.

UNE nuit vous faites l'amour devant la maison, sur le goudron tiède. Tu as mal aux genoux.

Par terre, la contenance d'un œuf de caille.

Une autre fois dans un champ de maïs, entre les sillons, au cœur du labyrinthe de tiges et de feuilles.

**P**UIS le cœur de la nuit devient froid. Il fait encore chaud de midi à quinze heures, pas au-delà. Il suffit d'un nuage pour que l'humidité monte.

Sur un roseau, une libellule s'est extraite de son enveloppe de larve. Reste une peau translucide, vide, agrippée à la feuille.

DANS la maison, le temps s'échappe très vite, même sans Jaël

Les sols, lessivés hier, aujourd'hui sont déjà recouverts d'une fine pellicule de poussière et de terre. Quelque chose fait pourrir les fruits dès qu'on les dépose dans la coupe.

Parfois, une trace, comme si quelqu'un était venu. Un objet que tu jurerais avoir posé de telle manière et que tu retrouves légèrement déplacé.

**T**U es assis sur le lit. L'air froid entre par la fenêtre ouverte. Tes fibres musculaires se contractent pour éviter la perte de chaleur – tes testicules se rident.

Il dit, en montrant son entre-jambes :  
« L'oiseau est mort. »

**L**ES BRANCHES ploient sous le poids des petites pommes violettes piquées de vers et des pommes vertes à la peau granuleuse. Certaines ont été abîmées par la grêle.

Lorsque tu entres dans le champ, les génisses t'observent. Tu marches lentement, en essayant de ne pas les regarder.

Une génisse blanche se frotte le dos contre un tronc. Une brune fait des pâtés mouillés qui s'écrasent par paquets fumant.

Tu tends le bras, secoues une branche. Aucun fruit ne tombe. Tu secoues plus fort. Une petite pomme se détache, roule sur le sol. Tu te penches. En te redressant, tu te trouves nez à nez avec une vache. La blanche. Elle regarde la pomme, dans ta main. Tu la laisses prendre – langue râpeuse et chaude. Tu as peur qu'elle s'approche davantage. Elle pourrait te piétiner si tu glissais dans l'herbe humide, la terre défoncée par les sabots. Tu

secoues plus fort. L'arbre craque, il paraît cassant.  
Dix pommes se décrochent et tombent sur le sol.  
Si une main frappait ta poitrine, cela ferait le  
même bruit.

Les vaches noires, puis des brunes tachetées  
de blanc, dévalent la pente – entraînées par leur  
poids, elles ont de la peine à s'arrêter. Fixent tes  
mains, dans lesquelles tu tiens deux pommes.

IL aimerait que tu te souviennes de la race de chaque oiseau.

*Ara nobilis, Ara militaris, Ara ararauna, Ara macao...*

Si tu oublies leur nom, cela signifie que tu l'oublies, un peu, lui.

Pour Jaël, c'est une corvée de s'occuper des oiseaux. Parfois, il hésite à tout abandonner pour aller vivre en ville, dans un appartement. Tu l'encourages, tu en as assez du froid, de la poussière. Il dit : « Mais ce serait comme vivre en cage. »

Il préfère agrandir le zoo, créer de nouvelles volières pour recueillir les perroquets dont les propriétaires ne veulent plus.

UN matin, le monde a disparu. Brouillard filandreux autour de la maison. Odeur de neige.

La maison, immobile, dans la campagne, depuis 1737 – c'est écrit dans un triangle au-dessus de la porte. Un triangle qui symbolise un toit.

Un grondement, en dessous, dans une réalité parallèle : le terrain glisse, entraîne la maison. Un contre-monde, que tu perçois une seconde.

UN matin, la neige forme une épaisse couche sur les volières, qui ploient. Tu essaies de la faire descendre avec un râteau.

Dans la cour, on s'enfonce jusqu'aux cuisses.

Les oiseaux se sont réfugiés dans leur nichoir.

Tu vis près du poêle, dans ton bureau, alimentes le feu en bûches de hêtre. Tu écris.

Les souris sont revenues sous les planchers, dans les murs.

On ne voit plus le chemin. Seulement un espace blanc, jusqu'à la forêt. Tu te demandes si Jaël pourra rentrer.

TU marches droit devant toi sous le ciel bas, argileux.

Ce paysage que tu vois de ta fenêtre, tu entreprends pour la première fois de le traverser. De te confronter à lui. Tu n'es jamais allé plus loin que le stand de tir. À découvert, tu longes le petit canal. Sans cesse, il faut appeler le grand chien – excité par l'espace, par le blanc, il traverse de long en large le vallon pour le faire sien.

Tes pieds s'enfoncent dans la neige. Les fermes isolées, si petites depuis ton bureau, de près sont imposantes – des volumes pleins. Portes et fenêtres semblent inamovibles. Tu visites le fond d'un décor, conçu pour faire illusion de loin. Au-delà du canal, l'espace ne sert à rien. Perdu, inhabité.

Tu te retournes pour regarder la maison – de  
loin, elle paraît vide.

TU lèves les yeux de ton texte. Par la fenêtre, au loin, dans le champ enneigé, à cinq cents mètres environ : la silhouette d'un homme. Ou est-ce un piquet, fiché dans le sol ? Tu n'en es pas certain, tu as l'impression que cela bouge. Tu cherches les jumelles dans les tiroirs du bureau, ne les trouves pas. On dirait que cela s'arrête et te regarde, le long du petit canal. Une silhouette fourmis que tu aimerais écraser : elle te fait peur.

CONGÈRES, vagues cartonnées, devant la maison. La forêt craque. Les vitres s'opacifient. On ne voit plus le ruisseau – il continue de couler, sous la neige.

Tu promènes le grand chien en laisse.

Dans le champ, un chien perdu.

Le chien perdu s'arrête à un mètre de vous. Le grand chien bondit, le mord au cou. Grand chien devenu loup, ne veut pas lâcher. Tu cries, lui donnes des coups de pieds dans les côtes, mais il ne veut pas lâcher. Il tire de toutes ses mâchoires, de tous ses muscles : déchirer, ouvrir l'enveloppe, défaire.

Sang dans la neige tassée.

Ton cri se perd dans les arbres nus, en lambeaux. Tu pleures de rage.

TU te réjouis d'entendre les sonnailles. Tu es certain de sentir autour de toi la masse chaude des vaches. Tes muscles, dans la lumière d'été. Les taons, tu sais les repérer grâce à leur ombre sur le sol – tu les laisses se poser sur tes jambes puis tu les écrases.

Tu te réveilles.

En ouvrant les volets, encore la neige.

**I**L est rentré.  
Tu entends sa voiture patiner dans la neige.

Accroupi sur le sol, derrière le rideau blanc, il  
laisse couler l'eau sur ses paupières.

La salle de bains se remplit de vapeur.

Il attend que tu le rejoignes – il ne te  
demande rien, tu dois deviner.

Il veut que tu lui laves la tête.

Parfois, sous la douche, il pose les mains sur  
toi. Tes testicules butent contre ton périnée. Il les  
trouve beaux parce qu'ils pendent comme ceux  
d'un bovidé.

Tu lui proposes d'aller sur le lit, mais il  
n'aime pas l'idée de quitter la chaleur de la  
douche.

Il dit qu'il a eu assez de plaisir – aime que ce  
soit bref.

EN rangeant le linge, dans une armoire tu découvres des vêtements qui n'appartiennent ni à Jaël ni à toi.

Ils appartiennent à Vincent.

Vincent a disparu il y a quatre ans. Au village, ils ont dit que c'était sûrement Jaël le coupable. Qu'il fallait sonder la fosse à purin.

– l'ouverture doit être ici, le sol sonne creux –

Vincent a laissé ses papiers d'identité, ses cartes bancaires sur la table de la cuisine. Sa voiture a été retrouvée près de la montagne – la montagne où vous n'allez jamais.

Le domaine des rapaces que Vincent admirait – enviait.

Depuis, en attendant son retour, Jaël construit des volières.

**J**AËL raconte qu'une nuit, Vincent est revenu. Il a senti sa chaleur, son souffle.

C'était quatre ans après sa disparition. Le jour où des promeneurs ont retrouvé son corps. Lorsque le glacier l'a rendu.

Vincent mordait la neige. Sa mâchoire a permis de l'identifier.

Jaël dit qu'il est plus facile de savoir Vincent mort, plutôt que de l'imaginer avec un autre homme.

Au grenier dans des cartons, les affaires de Vincent. En attendant qu'il revienne.

**J**AËL t'a offert une petite cheminée qui brûle de l'éthanol, pour décorer la table de la salle à manger.

La flamme dégage peu de chaleur, ne crépité pas – lèche le verre. Rien ne se consume. Tu préfères le feu du poêle, dans ton bureau.

La première chose que tu fais en te levant le matin, c'est de disposer les bûches. Odeur du feu dans tes vêtements, sur ta peau.

Puis, tu te mets à écrire.

CINQ ans après ton installation dans la maison, un perroquet naît au solstice d'hiver. Dehors il ne va pas vivre, il gèle. Tu proposes de le prendre à l'intérieur, de t'en occuper. Jaël le dépose dans tes mains, petit sac de peau rond, un peu froid – les joues de quelqu'un qui a marché longtemps sous la neige.

La brusquerie et la douceur de Jaël, pour le nourrir, lui remplir le jabot avec une seringue sans aiguille.

Il lui déplie les ailes, lui parle d'une voix aigüe, pleine d'enthousiasme, comme si l'oiseau était votre enfant.

L'oiseau reste seul dans la couveuse.  
Vous le baptisez Solstice.

Pendant ce temps, la neige s'amoncelle, plus d'un mètre devant la maison.

L'oiseau grandit dans le silence.  
Le fuseau des plumes perce la peau.

**S**EUL dans la maison, tu entends des bruits, tantôt au-dessus, tantôt au-dessous. Un rabot, une petite mâchoire. Des griffes dans un conduit – dès que tu restes silencieux pour les épier, les bruits cessent.

Voix d'hommes dans la grange. Tu n'y es jamais retourné – au nord, la façade borgne ne permet pas de voir ce qui se passe.

Des voix aussi, du côté de l'ancienne fosse à purin.

Ta grand-mère, au bout du couloir.

Le grand chien te protège.

**A**U printemps, Jaël met Solstice dans une volière. L'oiseau ne vole pas, reste sur un perchoir, muet. Les autres oiseaux viennent le pincer.

**I**L te conduit en voiture écouter les chouettes dans la forêt.

On devine, sous la nuit, une couche de fond jaune sale.

Odeur du renard.

Un chemin descend dans un creux du paysage – remonte. En contre-bas, à gauche, une tache claire. Un empilement de bois, un dernier tas de neige ? On dirait que de la buée s'échappe d'une bouche.

T U aimes qu'il conduise. Regarder la route, le paysage, tes pensées défilent, la musique en arrière-fond. Rouler – peu importe la destination, tant que tu es avec lui.

Tu poses la main gauche sur sa hanche droite. Tu n'oses pas appuyer trop fort : que ta main soit légère.

Les lignes blanches, les glissières, les piquets hypnotisent. Tu n'aimes pas qu'il parle. La voiture, droit devant, tu n'as pas envie de rentrer.

UN matin, un coup contre ta fenêtre. Tu lèves les yeux. Une grive s'est brisé la nuque dans le ciel reflété par la vitre.

Dans la cour, le grand chien prend l'oiseau dans sa gueule, le dépose devant la porte. Tu aimerais que la grive s'envole.

VOTRE chambre est déjà à moitié immergée – tu essaies de refouler la mer, écopes l'eau avec le petit cœur en fil de fer.

Jaël te réveille pour te dire qu'il ne t'aime plus.

CETTE nuit, il dort dans son bureau.

Seul dans la chambre à coucher, bouche ouverte, on dirait que tu as reçu un coup dans le ventre.

La phrase est un bras métallique aiguisé. Elle tourne au centre d'un plateau, comme ces ustensiles pour racler les fromages appelés « têtes de moine ». Le bras pousse, mouvement circulaire – la cire de ton corps étalée forme disque gras. Tu essaies de prendre appui sur quelque chose – ton corps entamé comme bougie, réduit en purée rouge.

Il y a quelques heures, tu montais l'escalier, réjoui parce que tu allais retrouver Jaël.

TU rêves d'un monde où il n'y a que des jumeaux.

L'architecture de ce pays, les portions dans les restaurants, les vêtements vendus par paire, tout te rappelle que tu es incomplet.

Les habitants de ce monde ne parlent pas. Dans leurs yeux, tu devines qu'ils se demandent comment tu fais pour vivre.

Pour eux, tu es une bête curieuse.

Un après-midi, tu fais l'amour avec des jumeaux. À la fin, l'un des deux entame la question, l'autre la conclut : « Est-ce que tu es à moitié mort ? »

« Il te manque un bout », disent les jumeaux de concert.

U<sub>N</sub> soir, Jaël ne rentre pas.

Dans le frigo, tu déposes les filets mignons que tu as préparés pour vous – la surface caramélisée, le cœur rose.

Une semaine plus tard, sa voiture est retrouvée, sur un parking.

C'est toi qui restes.

Tu te réveilles.

**T**U cries dans le bois, sous la pluie, devant la falaise de molasse. Cri déroulé comme corde, jusqu'à ce que la bobine soit vide – jusqu'à plus d'air. Cri aussitôt éteint par le paysage.

Pluie dans tes yeux, sur la peau de ton visage.

**L**ES YEUX fixes des perroquets, pupilles contractées, scrutent chacun de tes gestes lorsque tu quittes la maison.

Ce jour-là, la lumière est éblouissante mais pauvre, sans finesse, sans épaisseur, crue et plate.

PLUS tard, sur la route du bord du lac, cela ne circule pas. L'orage approche. Tu restes dans la file, regardes les lumières bleues et rouges, écoutes les cris des visiteurs du Luna Park sous ton casque de moto. Les silhouettes projetées au bout des bras mécaniques – lâchées dans le vide.

Tonnerre. Les cris de peur – pour rire. Les centrifugeuses géantes secouent les visiteurs projetés dans le ciel anthracite.

Odeur de vomi. Peut-être qu'elle est dans l'air, peut-être qu'elle est dans ta tête.

La nuit monte devant l'embarcadère. Un fils et son père continuent de jouer au Frisbee. Ils ne le voient plus, pourraient se blesser, décidés à jouer le plus tard possible, à deviner le disque, à l'écouter siffler dans l'air.

**A**PRÈS ton départ, le grand chien tombe malade.

L'arrière-train paralysé, les pattes arrière fondent. Il boite. Devient forme grossière, en deux dimensions.

Un dimanche matin, mort dans son panier.

Samuel fait son entrée. Peut enfin venir s'installer dans la maison avec Jaël. Samuel collectionne les poissons, il a apporté ses aquariums. Le zoo s'agrandit.

Grâce aux poissons nettoyeurs, l'eau des boîtes de verre est toujours claire.

T U retournes sur la plage.

L'eau est recouverte d'une peau, comme du lait. Cire en train de refroidir, encore liquide.

Brouillage des vagues, image codée – sans cesse échappe, se défait et l'œil ne suit pas.

Près du rivage, un pieux carré brisé, pointe en triangle, flotte, suspendu verticalement, à quelques centimètres de la surface.

Odeur écœurante de colza – sudation aigrelette.

Un bateau passe au loin, un vapeur – plus tard, ici, l'ondulation molle, parfaitement parallèle, larges traits noirs dans l'eau, jusqu'au rivage, jusqu'au tronc rongé sur la plage, moignon de jambe.

Alors tu comprends la joie. L'eau est joyeuse  
d'être entraînée par son propre poids – un enfant  
sur un carrousel, qui ne veut pas descendre.

**L**E REFLET d'une barque se sépare de la barque, vogue de l'autre côté.

La phrase que Jaël a prononcée au milieu de la nuit est une vague. Sa vibration peu à peu mine les rives. L'onde atteint le point le plus reculé dans le passé, réveille la peur. Atteint le point le plus lointain dans le futur – là-bas, par avance, mine le terrain, stérilise les terres.

L'eau se reflète sur ton visage, nerfs de lumière agités. Tu ne ressens rien, tu n'as plus de corps.

Le lac a tourné – quelque chose de vivant, laissé au fond d'une boîte.

Il ne fallait pas revenir – il ne fallait pas ouvrir la boîte.

UN matin, le grand chien couché à côté de ton lit. Tu vois dépasser ses oreilles noires, comme des ailes de chauve-souris. Ce sont les pans de ton sac de sport ouvert, en forme de triangle.

Sur ton écran, Jaël sourit à la table d'un restaurant parisien, avec Samuel. Et vos amis. Il est probable que Jaël ait toujours été en couple avec Samuel. Ils se ressemblent, même énergie nerveuse de chat maigre. Alors vous n'avez jamais vécu ensemble. Tu as imaginé tout cela.

Tu te regardes dans le miroir : vérifier, sur ton visage, trace de tout ceci ?

**I**L n'arrête pas de neiger. La voiture de Jaël est peut-être bloquée par les congères. Tu te fais du souci, essaies de le joindre par téléphone.

Tu te réveilles.

À chaque fois, tu mets plusieurs secondes à te rappeler qu'il n'est plus à tes côtés. Que tu n'es plus dans la maison.

Tu te lèves, tu écris.

Les paupières de Jaël sont enclos dans les petites cages des phrases.

Eau, pluie, brume : le paysage adhère à ces pages, aimanté – le paysage sous tension progresse entre les fibres du papier.

TU es dans la cour, de nuit. Les fenêtres sont illuminées. Des couleurs vives, à l'intérieur, que tu ne connais pas. De la musique – leur silhouette. Ton instinct te dit de te cacher, de t'enfoncer dans la forêt.

Oui mais les lumières...

Tu te recroquevilles dans la niche du chien.

Cela te paraît étrange. Peut-être que tu es toujours dans la maison, peut-être que tu t'appelles Samuel.

Tu attends. Tu penses que tout va rentrer dans l'ordre, lorsque tu te réveilleras. Jaël va sortir, te réclamer, te demander pardon.

**T**U es toujours dans la maison.

Tu deviens la maison.

En toi, le froid et les morts.

Tu es seul au milieu des champs, au flanc d'une colline – au bout d'un chemin sans issue, ta façade borgne.

Bruissements, dans ta cage d'os. Un cœur de plume palpite. Tu ne peux pas le libérer sinon il mourrait.

Claquemuré – et pourtant la chaleur s'échappe, c'est cru dans la moelle.

Au fond des chambres, par les orbites étroites découpées dans les murs épais, le soleil ne pénètre pas. Tu grinces. En partie, tu es déjà mort, comme les pommiers du verger. La sève se retire de certains de tes membres.

**E** NCOMBRÉ mais nu.

Tu étouffes, lentement, ce qui est à l'intérieur de toi. Tes murs boivent la chaleur de tes hôtes.

Jaël s'agite, volette d'un coin à un autre : rester en vie. Et toi tu le tues, lentement. Il s'agrippe aux barreaux, se sent vieux – une vieille pomme.

Cela se joue en toi désormais. En toi la vie des morts.

Ses couleurs se délavent, il fait tout pour maintenir, encore, les parois, avant qu'elles se replient, d'un coup sec, l'écrasent – une souris sous un plancher. Il est sauvage, entravé mais sauvage, bec de corne et griffes, superbe capture, remue encore une fois, en toi.

Est-ce que tu le sens, dans ta poitrine ?

DU MÊME AUTEUR

LA PUNITION

*Poésie*

Paris : Caractères, 1997

L'ÉTREINTE DES SABLES

*Théâtre*

In : *Le Théâtre et la Lettre*

Prix des Jeunes auteurs 1997

Grolley : L'Hèbe, 1997

L'OMBRE DES ÉTOILES

In : *Poésie*

Prix des Jeunes auteurs 1998

Grolley : L'Hèbe, 1998

JOURNAL À REBOURS

*Poésie*

Vevey : L'Aire, 2000

JE MANGE UN BŒUF

*Roman*

Vevey : L'Aire, 2001

L'INVITÉ DE MONSIEUR LOREDAN

*Nouvelle*

In : *Textes polaroids*

Genève : Zoé, 2002

JUSQU'À LA TRANSPARENCE

*Poésie*

Vevey : L'Aire, 2004

FEU DE JOIE

*Nouvelle*

In : *Lausanne – Jardins d'images*

Lausanne : Édimento, 2006

SI SEULEMENT

*Poésie*

Genève : Samizdat, 2008

UN HOMME DE PÂTE

*Nouvelle*

In: *Récits sur assiette*

Orbe: Bernard Campiche, 2009

DORMEURS

*Prose poétique*

Livre d'artiste, texte manuscrit par Julien Burri,  
accompagné d'une linogravure et de onze dessins originaux  
de Jean-Pierre Thomas

Samoreau: Chez l'artiste, 2009

Collection Voyageurs; N° 3

5 exemplaires numérotés et signés

JACQUELINE, PUNK ATTITUDE

*Nouvelle*

In: *Instants et mouvements*

Lausanne: Fondation Pro Senectute, 2009

POUPÉE

*Roman*

Orbe: Bernard Campiche, 2009

BEAU À VOMIR

*Récits*

Orbe: Bernard Campiche, 2011

FLUX

*Poésie*

Avec les dessins de Barbara Cardinale

Lausanne: Couleurs d'encre, 2012

LIBER

*Poésie*

Avec un bois gravé de Claire Nicole

Lausanne: Bibliothèque Cantonale et Universitaire (BCU),  
2013

SITE INTERNET  
[www.julienburri.ch](http://www.julienburri.ch)

CET OUVRAGE,  
QUI CONSTITUE L'ÉDITION ORIGINALE DE  
« LA MAISON »,  
A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER  
EN MARS 2014  
SUR LES PRESSES  
DE L'IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,  
IMPRIMEUR N° 16892  
À CLERMONT-FERRAND

IMPRIMÉ EN FRANCE



*Dans le cadre de sa politique de développement durable,  
La Source d'Or a été référencée IMPRIM'VERT®  
par son organisme consulaire de tutelle.  
Cet ouvrage est imprimé – pour l'intérieur –  
sur papier offset ivoire, vélin permanent « Olin regular » 90 g  
des papeteries Arjo Wiggins, dont l'usine opère  
selon la certification environnementale ISO 14001.*